

<https://www.dechargelarevue.com/Retour-aux-Sauvagines-de-Jacques-Moulin.html>



Les Pages de garde, de Florence Saint-Roch

Retour aux Sauvagines, de Jacques Moulin

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : lundi 15 avril 2024

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Dans ma bibliothèque, un nombre certain d'ouvrages, études et essais dévolus autant que dévoués à l'écologie et à la crise environnementale, depuis *Printemps silencieux* jusqu'à *Manières d'être vivant* en passant par *Le Versant animal* et *Effondrement*.

Et puis l'intégralité des livres parus à ce jour dans la collection *Biophilia* développée chez *José Corti* (vite, qu'on aille lire *Le Pèlerin*, de **A. J. Baker**). Avec eux, de face pour signaler à l'œil la thématique du rayonnement, *Sauvagines*, de **Jacques Moulin**, avec sa couverture souple et son graphisme efficace : un profil lupin stylisé rejoint les lignes du paysage. Tout un programme.

Qu'on ouvre le livre, et alors sa langue et sa musique complètement le distinguent des autres voix vertes, aussi justes soient-elles ; avec ces dernières, l'épreuve et l'observation du vivant, comme on dit, sous-tendent un discours appelant à la prise de conscience : dire la beauté du monde naturel permet de pointer l'urgence qu'il y a à la préserver. Jacques Moulin, lui, n'a pas de thèse à défendre, et *Sauvagines*, dans une alternance rythmique de vers et de proses (poétiques, s'entend), se contente de dire – bonheurs d'expression à la fraîcheur contagieuse, formules réjouissantes, joie d'être et d'aller, dans l'automne, à l'affût des « bestes » : *Affûter son regard pour s'ensauvager au plus près d'eux*. Mais entre l'animal sauvage et nous, *Nous hirsutes fourrés d'artifice et lissés par les mots*, comment combler l'écart ?

Nous voici marchant dans les bois, sous la *futaie fébrile et muette*, perdus *dans les buissons et les ronciers* ; conviés par *les feuilles en fête pour l'agonie*, on guette les biches *buissonnières traceuses de courbes et traqueuses de collines*, note les frissons dans les ramures, écoute les *grands cris des fonds* et les *hurlements sourds* quand *le cerf est en amour et rugit son rut*. L'affût ne va pas de soi, car si *La bête a le regard qui sent*, nous, pauvres humains, sommes *aveugles et sans nez*, sans grandes ressources pour décrire *la partition des brames* et le passage du cerf dans *les jeux de lumière en jalousie* :

Le dictionnaire n'éclaire rien et fait bramer l'ensemble [...]. Comment toucher le mugir qui gronde en soi ?
[...] On voudrait un poème en la langue du cerf et qui nous sonne itou.

Qui évolue en forêt [...] vient comprendre attendre entendre / Goûter à l'espace apprécier les lieux/Se dissoudre en eux. Du vivant passe et c'est nous aux portes de la bête que l'on traque avec l'œil et du poil retrouvé. [...] On a l'humus en commun et le genou à terre. Bipèdes rendus à l'évidence du vivre, et devenus pour l'occasion brameur[s] en sous-bois :

Un grand râle soudain à l'orifice de bouche comme on laboure la terre depuis la gorge même. Que va-t-on toucher du brame qui résonne en nos ventres ?

Une biche attardée aboie à la traînée du vent. [...]

Nos pas d'humains refaits gardent la vibration.

Retour aux Sauvages, de Jacques Moulin

Nous aussi, à lire *Sauvages*, sommes *refaits* – la fabrique de la langue fonctionne à plein, et sûrement, en cet avril, l'automne des brames a été fécond : les faons sont nés, et en douce, en silence, pour ne point déranger, nous pouvons du moins partir marcher à la lisière des bois.

Post-scriptum :

Repères : Jacques Moulin : *Sauvages*. La clé à molette éditions, 2018.

Précédemment, dans ces *Pages de garde* proposées par **Florence Saint-Roch** : [Le Violon enchanté](#), de **Fernando Pessoa** ; [On cherche quelqu'un](#), de **Jacques Ancet**, et [La lumière imaginée](#), de **Dominique Maurizi**.